



Guylaine Brun-Trigaud (dir.)

Contacts, conflits et créations linguistiques

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Récits de voyages : barrières et passerelles linguistiques : l'exemple de l'Autrichienne Ida Pfeiffer (1797-1858)

Annie Lagarde Fouquet

DOI : 10.4000/books.cths.1349

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508648



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

LAGARDE FOUQUET, Annie. *Récits de voyages : barrières et passerelles linguistiques : l'exemple de l'Autrichienne Ida Pfeiffer (1797-1858)* In : *Contacts, conflits et créations linguistiques* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2015 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/1349>>. ISBN : 9782735508648. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.1349>.

Récits de voyages : barrières et passerelles linguistiques

L'exemple de l'Autrichienne Ida Pfeiffer (1797-1858)

Annie LAGARDE FOUQUET

Ingénieur en retraite,

Membre de la Société de géographie et de Centrale Histoire

Extrait de : Guylaine BRUN-TRIGAUD (dir.), *Contacts, conflits et créations linguistiques*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

La voyageuse Ida Pfeiffer, née Reyer (1797-1858) appartient à une famille aisée de la bourgeoisie d'affaires autrichienne. Elle a d'abord partagé les jeux de ses frères avant de recevoir les enseignements d'un précepteur. Le jeune homme, Émile Trimmel¹, l'initie à la géographie et lui fait découvrir la littérature de voyage. Il doit quitter le service de la famille Reyer pour avoir osé demander la main de son élève. Après ce départ, la jeune fille refuse plusieurs partis avant d'épouser Anton Pfeiffer. Elle s'installe avec son mari à Lemberg (L'viv en Ukraine), où il exerce la profession d'avocat. Des revers de fortune l'incitent à revenir, dans sa famille à Vienne. Ce n'est qu'après avoir assumé seule l'éducation de ses deux fils, qu'elle entreprend à quarante-cinq ans, et pendant les seize dernières années de sa vie, une carrière d'écrivain voyageur.

Langues et voyages

Commentant le récit de voyage autour du monde de l'Allemand Meyen, un publiciste anglais remarquait en 1835, que le voyage d'un Allemand était différent de celui d'un Anglais, précisant que leurs regards et leurs critères de comparaison n'étaient pas identiques². Ces différences, qui s'expliquent par des particularités culturelles, ont quelquefois été soulignées, mais au-delà des origines nationales, l'incidence de la langue sur le déroulement du voyage, sur les rencontres et sur la narration mériterait, comme le souligne Michael Cronin, d'être prise en compte :

« L'indifférence à la question de la langue dans la plupart des textes clés sur la littérature de voyage publiés depuis deux décennies a conduit à des interprétations sérieusement erronées à la fois sur l'expérience du voyage et sur la construction du récit narratif de ces expériences. »³

L'œuvre d'Ida Pfeiffer constitue un champ d'investigation particulièrement intéressant pour les raisons suivantes :

- Amplitude géographique et diversité des voyages :
Ida Pfeiffer, qui voyage seule, sans disposer de moyens financiers importants, a enchaîné cinq grands voyages entre 1842 et 1858, dont deux tours du monde (cf. carte 1). Ils l'ont tenue éloignée de Vienne pendant plus de dix années cumulées. Nous ne retenons pour

1. Joseph Franz Emil Trimmel (1786-1867) poète et écrivain, membre correspondant de la Société de géographie de Paris.

2. « [...] a voyage round the world by a German differs materially from a voyage round the world by an Englishman : they see with different eyes , and refer to different standards of comparison. », Dr Meyen's voyage around the world, p. 167.

3. « Indifference to the question of language in many of the key texts on writing and travel that have been published over the past decades had led to a serious misrepresentation of both the experience of travel and the construction of narrative accounts of these experiences. », M. Cronin, *Across the lines, travel, language, translation*, p. 2.

cette étude que les voyages hors d'Europe avec un regroupement en cinq zones géographiques visitées à l'occasion d'un ou deux voyages : Moyen-Orient, Asie, Amérique du Nord, Amérique du Sud, Océan indien-Tahiti.

- Publications :

Elle a pris des notes, depuis le premier jour de son premier départ de Vienne en 1842 jusqu'à son retour à l'île Maurice, en 1857, après un séjour éprouvant à Madagascar. Tous ses récits ont été publiés, soit environ deux mille pages en allemand, totalement traduites en anglais et partiellement en français. Ce travail s'appuie sur les textes des éditions originales allemandes. Toutes les citations en français (dont le texte allemand figure en note de bas de page) sont des traductions libres ou des traductions revues de la première édition française.

- Rencontres :

Au fil du récit, Mme Pfeiffer qui voyage de place en place, munie de lettres de recommandation comme on le fait au XIX^e siècle, dévoile l'identité des personnes qu'elle rencontre et nous parle des groupes humains qu'elle côtoie (caravane, harem, tribus...). À la diversité des régions visitées s'ajoute celle de ces rencontres, organisées ou fortuites. De la qualité de la communication dépendent : le déroulement du voyage, la collecte et la transmission d'informations ; passerelle ou barrière, la langue a nécessairement une incidence sur le récit.

L'étude systématique des personnes rencontrées permet d'établir la répartition des langues parlées par les interlocuteurs de Mme Pfeiffer (cf. carte 2). Ces statistiques font apparaître, sauf dans la zone Océan Indien-Tahiti, une prédominance des germanophones. La part du français pourrait être majorée, mais sauf information sur l'usage de cette langue, ses interlocuteurs anglais en Inde, ou néerlandais dans l'Archipel indonésien sont répertoriés dans leur langue maternelle.

L'allemand, langue maternelle, langue « nation »

L'allemand, sa langue maternelle, contrairement à d'autres langues européennes, ne s'est pas répandue hors de l'Europe. Les États allemands sont des foyers d'expatriation et tous les germanophones qu'ils soient Autrichiens, Bavarois, Prussiens ou citoyens de la République d'Hambourg se reconnaissent dans leur identité linguistique, ils sont Allemands. Le premier consul accrédité par la Prusse à Guangzhou (Canton), le négociant von Carlowitz, originaire de Dresde, évoque dans sa correspondance de 1847 la visite d'une « dame allemande⁴ », et elle-même, dans l'avant-propos de son second tour du monde, remercie ses « compatriotes allemands⁵ ».

Lors de son voyage à Jérusalem, elle a été introduite par un prêtre autrichien auprès d'un groupe d'aristocrates tchèques, hongrois et bavarois⁶, qui ont accepté qu'elle les accompagne dans leur voyage vers le Jourdain et la Mer Morte, puis à Baalbek et Damas. Cette rencontre joue un rôle majeur, non seulement dans le déroulement de son voyage, car elle profite d'une escorte qu'elle n'aurait pas pu se procurer, mais aussi dans le lancement de sa carrière d'écrivain. De retour à Vienne, ses compatriotes parlent de cette femme qui rédige chaque jour son journal de voyage, attirant l'attention de l'éditeur Dirnböck qui la publiera.

Mme Pfeiffer est heureuse de rencontrer des femmes qui parlent sa langue. Quand elle arrive à Singapour en septembre 1847, elle éprouve beaucoup de plaisir à converser avec Mme Behn, qui est la première Allemande rencontrée depuis son départ de Hambourg en mai 1846. Les femmes allemandes apprécient sa présence qui rompt la monotonie de leur vie. À Indore, la femme d'un homme d'église tyrolien qui n'a pas eu l'occasion de parler allemand avec une compatriote depuis quinze ans, fond en larmes en l'accueillant. Les

4. R. von Carlowitz, *Briefe Richards v. Carlowitz aus Ostindien und China von 1844 an*, Lettre à Fedor von Köppen, datée du 20 juillet 1847, p. 108.

5. « *Deutschen Landsleute* », I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, n.p. dédicace et avant-propos (*Widmung und vorrede*).

6. Les Comtes Salm Reifferscheitet, Wratislaw, Von Berchtold, Zichy, et le Baron Von Wrede.

Allemands présents dans les régions visitées, qu'ils soient marchands, médecins, botanistes ou, comme nous le verrons (§ 2-1), exilés politiques aux États-Unis, constituent des réseaux utiles au bon déroulement de ses voyages et à la collecte d'informations qu'elle transmet à ses lecteurs.

Le français, langue universelle

Mme Pfeiffer parle bien le français. Sur le bateau qui la conduit à Jaffa, voyage un autre Européen. Les voyageurs sont heureux de se comprendre mutuellement dans la « langue universelle des Français⁷ ». Le lendemain, elle découvre que son compagnon de voyage est Anglais. En 1849, William Henry Bartlett, écrivain et illustrateur, apprend par la presse les exploits de son ancienne compagne de voyage ; il publie un récit de leur rencontre en Palestine⁸. Plus tard, à Londres, leur entretien se déroule en français, l'anglais de Mme Pfeiffer n'étant pas parfait⁹.

Partout, la promesse d'une conversation en français la ravit, mais sa déception est grande quand l'interlocuteur ne maîtrise pas bien la langue ou est absent. M. Damiani, (D. dans le texte), le vice-consul de France à Jaffa, est une figure bien connue des voyageurs. C'est un homme affable toujours prêt à ouvrir sa maison aux visiteurs étrangers. Mme Pfeiffer fait l'objet des mêmes attentions, mais la conversation n'est pas à la hauteur de ses attentes. Elle décrit avec humour la soirée passée dans cette famille chrétienne de Palestine avant de conclure :

« On parlât beaucoup, on comprit peu. Une chose qui se produit dit-on souvent dans les cercles savants ; ce qui pour nous ne portait pas à conséquence. »¹⁰

Lamartine ne semble pas avoir rencontré de difficultés de compréhension chez M. Damiani, mais il était accompagné d'un interprète¹¹. Séjournant à Bagdad, elle visite Ctésiphon. Un Prince persan¹² a installé son campement à proximité des ruines. Il invite Mme Pfeiffer à partager son repas. Ce « beau jeune homme prétendait savoir le français », mais « il n'en savait pas long ; car toute sa science se bornait à ces mots : Vous parlez français ? ». Heureusement, un des hommes de sa suite parlait un peu mieux l'anglais, de sorte qu'ils purent « causer ensemble tant bien que mal »¹³.

En Équateur, en 1854, elle s'est jointe à une caravane de mulets pour rejoindre Quito depuis Guayaquil, ce qui représente environ 450 kilomètres parcourus en partie à pied, en partie à dos de mulet, avec pour seule compagnie le muletier et son aide Indien. Ne parlant pas l'espagnol, elle vit une situation d'isolement linguistique un peu analogue à celle qu'elle a vécu pendant son premier tour du monde, dans les caravanes en Turquie et en Perse (Irak et Iran). Elle dort dans des refuges sans confort. Près de Quito, elle séjourne dans l'hacienda du général Algerro. Le fils aîné a fait ses études à Paris, la belle-fille du général a résisté pour ne pas être enfermée au couvent. Mme Pfeiffer trouve dans la bibliothèque de cette maison « les meilleurs ouvrages de la littérature française¹⁴ ». Il n'en faut pas plus, avec la présence de cette jeune femme courageuse, et le spectacle des volcans, pour atténuer sa première impression assez négative de ce pays.

7. « In der überall herrschenden Sprache der Franzosen unterhielten wir uns und waren zufrieden, uns gegenseitig verstehen zu können. », I. Pfeiffer, *Reise einer Wienerin in das Heilige Land*, p. 67.

8. W.H. Bartlett, « A lady who has seen the world », p. 52.

9. W.H. Bartlett, « A Morning with Madame Ida Pfeiffer », p. 382.

10. « Gesprochen wurde viel, verstanden wenig. Eine Sache, die oft in gelehrten Zirkel ereignen erringen soll, wie man sagt; desto weniger hatte es also bei uns bedeuten. », I. Pfeiffer, *Reise einer Wienerin in das Heilige Land*, vol. 1, p. 91.

11. A. de Lamartine, *Voyage en Orient 1832-1833*, p. 300.

12. Hany-Aly-Culy-Mirza : Il pourrait s'agir d'Ali Quli Mirza né en 1819, plusieurs fois ministre, francophile ; il aurait eu 28 ans au moment de cette rencontre.

13. « Der Prinz, ein schöner junger Mann, und gab vor, französisch zu können. Allein damit waren wir halb zu Ende, da seine Kenntnis nicht weiter reichte als: Vous parlez français? Glücklicherweise war einer seiner Leute besser in englischen unterrichtet, und so ging unser Gespräch doch einigermaßen von statten. », I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 131.

14. « Der älteste Sohn des Generals, Herr Carlos Algerro, hat ein Teil seiner Erziehung in Paris genossen; [...] Ich fand bei ihm die auserlesensten Werke der französischen Literatur. », I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, vol. 2, p. 194.

Mais, c'est à Tahiti dont les Français viennent de prendre le contrôle et surtout à Madagascar, comme nous le verrons, que sa bonne connaissance du français oriente son récit.

L'anglais, même imparfait...

Ida Pfeiffer parle l'anglais moins bien que le français, comme en témoigne Bartlett. Elle-même le regrette : à Boston, le maire de la ville, le docteur Van Croninsfield Smith l'invite au banquet de la Société des Mécaniciens du Massachussetts ; il introduit la voyageuse en termes élogieux et la prie de se lever pour se présenter à l'assistance. Ida regrette de ne pas parler assez bien l'anglais pour répondre à ce discours :

« Quand je me levai, conformément au désir de M. Smith, aussitôt un tonnerre d'applaudissements m'accueillit, et même si je n'avais jamais regretté jusqu'à présent de ne pas posséder parfaitement l'anglais, j'en aurais été bien contrariée à cet instant ; aussi à défaut de mots je ne pus que témoigner en silence par des gestes mes remerciements pour leur aimable bienveillance. »¹⁵

En Inde, entre Dehli et Mumbai (Bombay), elle voyage d'un lieu à l'autre, munie de lettres de recommandation pour les autorités anglaises. Elle est parfois escortée par des serviteurs, mandatés par les Anglais. Il ne semble pas qu'elle ait connu de difficultés particulières à se faire comprendre. Son anglais est-il suffisant, ou bien, est-ce parce que, comme Bartlett, ils parlent français ?

À Ctésiphon, elle doit se satisfaire de converser avec le Prince persan grâce à l'entremise d'un membre de sa suite qui parle l'anglais. À Mumbai, elle est curieuse de connaître les rites funéraires des Pârsi dont on lui avait dit à Kolkata qu'ils abandonnaient leurs cadavres sur les toits des maisons :

« Je ne pouvais me figurer que le gouvernement anglais autorise une coutume aussi barbare et aussi contraire à la salubrité publique ; mais jusqu'à la preuve du contraire il fallut bien ajouter foi à ce récit : aussi, quand j'eus fait la connaissance de M. Manuckjee, la première question que je lui adressai fut pour lui demander comment les Pârsi enterraient leurs morts. »¹⁶

M. Manuckjee-Cursetjee est une personnalité pârsi importante, cultivé et riche, il a été le premier non-européen admis à la *Société royale asiatique*, en raison de sa connaissance approfondie de la langue anglaise. Il ne fait aucune difficulté à répondre aux interrogations de la voyageuse. Il lui fait visiter une tour des morts et l'invite chez lui. Ida nous restitue en détail tout ce qu'elle a noté sur les Zoroastriens. Bien qu'elle avoue elle-même ne pas parler assez bien l'anglais pour s'exprimer en public, elle peut juger des capacités des autres. Quand elle rencontre les souverains d'Indore, le Prince, âgé de quatorze ans, parle un mauvais anglais mais elle apprécie ses connaissances quand il lui pose des questions pertinentes sur la géographie¹⁷.

Autres langues européennes

En Égypte, elle a l'occasion de parler l'italien. En Équateur, elle passe par le truchement d'intermédiaires italiens pour l'achat d'une selle, puis pour obtenir les services d'un domestique muletier, mais elle a les deux fois le sentiment de s'être fait berner. Elle tente

15. « Als ich seinem Wunsche zufolge aufstand, empfing mich sogleich ein lautes Beifallklatschen, und wenn ich ein bisher nie bedauert hätte, der englischer Sprache nicht vollkommen mächtig zu sein, so wäre es in diesem Augenblick der Fall gewesen sein; ich konnte der Gesellschaft meinen Danke für freundliches Wohlwollen nur durch stumme Verbeugungen bezeugen. », I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, vol. 4, p. 160-161.

16. « Ich konnte mir nicht denken, dass die englische Regierung eine solche barbarische, der Gesundheit schädliche Verfahrungsweise erlauben sollte; allein ich musste es vor der Hand glauben. Meine erste Frage, als ich Herrn Manuckjee kennen lernte, war, auf welche Art die Parsi ihre Toten begraben. », I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 77.

17. « Der junge Prinz sprach gebrochen englisch, und die Fragen, die er an mich stellte, bewiesen, dass er in der Geographie gut bewandert war. », I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 45.

de parler le danois pendant son voyage en Islande (hors du champ de cette étude). Elle acquiert quelques notions de portugais, d'espagnol et de néerlandais, qui ne lui permettent pas de soutenir une conversation.

Au Brésil, où règne un Habsbourg, l'influence allemande est grande, mais la langue est celle du premier colonisateur, le portugais. Si on met de côté certaines remarques sur la société brésilienne, fruit d'observations qui ne nécessitent pas le dialogue avec la population, et sa visite chez les Indiens Puri, elle a surtout connu le pays par l'intermédiaire de relais germanophones (allemands et suisses). Son séjour au Chili, à Valparaiso, est beaucoup plus difficile et moins fructueux. Elle ne reçoit l'assistance d'un marchand allemand que quelques jours avant son départ. Au cours de son second voyage en Amérique latine, l'aide du consul de Hambourg, Hermann Georg Rodewald, natif de Brême, facilite son séjour à Lima :

« Le 19 janvier, je me rendis à Lima, où le consul de Hambourg, M. Rodewald, eut la bonté de m'inviter à venir demeurer chez lui. J'appréciai d'autant plus cette complaisance que l'on ne parle, pour ainsi dire, dans le pays, que l'espagnol, langue avec laquelle je ne m'étais pas encore familiarisée. »¹⁸

Aux Indes néerlandaises (Indonésie, Malaisie), Ida Pfeiffer bénéficie du soutien des représentants du gouvernement néerlandais. Elle ne parle pas leur langue, mais elle semble n'avoir eu aucun problème de compréhension. Certains, par exemple le Résident Willer, ou le Contrôleur Schoggers, lui donnent, nous dit-elle, des renseignements sur les mœurs des Dayaks et des Bataks avec lesquels elle n'a pu avoir que des échanges superficiels. On peut postuler, comme pour les Anglais en Inde, qu'ils appartiennent à une catégorie sociale lettrée où l'on parle le français et peut-être pour certains, l'allemand.

Langues non européennes

Pendant son long séjour en Malaisie – Indonésie, elle acquiert assez vite quelques notions de malais, puisqu'elle nous dit comprendre cette langue chez le Sultan de Sintang (Sulawesi) :

« Il [Ministre du sultan] revint bien tard dans la soirée pour m'annoncer que le sultan était de retour et qu'il m'attendrait le lendemain au divan. Par bonheur je possédais déjà assez la langue malaise pour pouvoir comprendre ce que l'on me disait. »¹⁹

Aux Célèbes, Mme Pfeiffer s'entretient directement en malais avec le souverain de Paré-Paré²⁰. Elle lui raconte ses voyages. Le roi s'y intéresse, et se dit prêt à acheter son prochain livre²¹. Mais il y a d'autres langues locales et des variantes qu'elle ne comprend pas. À la fin d'une réception chez le Susuhunan de Solo (Surakarta), le souverain prononce un long discours en tirant un anneau de son doigt pour le passer à celui de la voyageuse. Ida est bien incapable de comprendre ni le discours, ni la signification de ce geste, et le missionnaire allemand qui aurait pu traduire est trop loin pour l'entendre²².

À Bagdad, elle se constitue, un lexique de mots arabes. Elle le complète à Mossoul avec de nouveaux mots arabes et persans. Cette précaution lui permet, du 17 juin au 7 août 1848, de poursuivre son voyage en se joignant à des caravanes où elle est la seule Européenne. Elle ne parle pas dans son récit du lexique d'hindi, trouvé dans les carnets

18. « Am 19 Januar fuhr ich nach Lima, wo der Hamburger Consul, Herr Rodewald, so gütig war, mich in sein Haus einzuladen, eine Gefälligkeit, die für mich von umso größerem Wert war, als man in diesem Lande ausschließlich die spanische Sprache spricht, mit welcher ich mich noch nicht vertraut gemacht hatte. » I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, vol. 3, p. 107.

19. « Spät abends kam er wieder, um mir zu sagen dass der Sultan zurückgekehrt sei und mich am folgenden Morgen im Divan erwarte. Ich hatte glücklich weise schon so viel von der Malaisischen Sprache inne, um die Leute verstehen zu können. » I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, vol. 1, p. 121.

20. « Ich verstand von der Malaisischen Sprache schon so viel, um mich mit dem Könige unterhalten können. » I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, vol. 2, p. 238.

21. Traduit en malais en 1877 et réédité jusqu'en 1912.

22. I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, vol. 2, p. 139.

de son premier tour du monde²³. On peut rapprocher ce document assez élaboré puisqu'il comportait quelques notions de conjugaison et de grammaire, de la rencontre à Dehli avec son compatriote autrichien Aloys Sprenger ; orientaliste, il a été chargé par le gouvernement anglais de faire l'inventaire des recueils de poèmes persans de la bibliothèque du Rajah de Lucknow. Il a préparé la suite du voyage d'Ida Pfeiffer, en direction de Kota, et fait signer à son voiturier (char à bœufs) un contrat en hindi²⁴.

Communiquer sans parler

À New York, Ida Pfeiffer rencontre le poète et écrivain voyageur américain Bayard Taylor. Il témoigne :

« J'ai demandé à Ida Pfeiffer comment elle arrivait à communiquer avec les populations à Tahiti, en Perse, en Circassie et dans tous les autres pays dont elle ignorait la langue. Elle me répondit 'uniquement par signes jusqu'à ce que je connaisse quelques mots nécessaires à l'expression de mes besoins, et je n'ai connu aucune difficulté à me faire comprendre'. »²⁵

Ses passages chez les Dayaks de Bornéo, les Bataks de Sumatra, les Alfores de Ceram, les Indiens Puri du Brésil et ceux de Roque Vallée à l'ouest des États-Unis sont tous caractérisés par des conversations gestuelles.

« J'eus plus tard souvent l'occasion de remarquer avec quelle admirable justesse et quelle promptitude les sauvages entendent les signes. Moi-même je m'habituai tellement à ce langage qu'à mon retour parmi les blancs il me fallait bien faire attention pour ne pas expliquer plus amplement mes paroles à l'aide des mains et des yeux. »²⁶

Si Mme Pfeiffer assume de bon gré cette absence de dialogue avec certains peuples, et les crédite d'une bonne compréhension du langage gestuel, il arrive que cette situation lui pèse et influence le ton du récit comme nous le verrons avec les femmes en Orient. Car, autant elle lui paraît naturelle avec des populations éloignées de sa civilisation de référence, autant elle la trouve paradoxale et la supporte mal avec des peuples plus proches.

Passerelles et barrières linguistiques

Les exilés politiques allemands aux États-Unis

La réussite des voyages de Mme Pfeiffer doit beaucoup à la présence de ses « compatriotes allemands » qui l'accueillent, l'aident et parfois l'instruisent. À côté de réseaux marchands ou savants, il y a un petit réseau d'exilés politiques installés aux États-Unis après les révolutions de 1848.

Quittant Saint-Louis pour Highland, elle y est accueillie par M. Bernays, dont elle nous dit qu'il est un « ancien attaché de l'ambassade de France à Vienne ». Charles Louis Bernays, ami de Heine, Marx et Engels, a été le directeur du journal marxiste *Vorwärts*,

23. H. Jehle, *Ida Pfeiffer Weltreisende im 19. Jahrhundert*, p. 194.

24. « Da ich die Reise allein machte, war Dr. Sprenger so gefällig, Alles für mich zu besorgen; er Schloss mit dem Tschaudrie (Fuhrmann) einen schriftlichen Kontrakt in hindustanischer Sprache ab, dem zu folge ich ihm die Hälfte des Fuhrlohnes, fünfzehn Rupien, gleich bezahlte, die andere Hälfte sollte er in Kottah bekommen... », I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 3.

25. « Once asked Ida Pfeiffer how she managed to communicate with the people in Tahiti, in Persia, Circassia and other countries where she was acquainted with the language "Entirely by signs" she answered "until I have acquired the few words which are necessary to express my wants" and I have never experienced any difficulty making myself understood. », B. Taylor, *At Home and Abroad*, p. 44.

26. « Ich hatte späterhin häufig Gelegenheit zu bemerken, wie wunderbar richtig und schnell die Wilden die Zeichen verstehen. Ich selbst wurde so an die Zeichensprache gewöhnt, dass ich, als ich wieder unter die Weißen kam, sehr Acht geben musste, meine Worte nicht mit den Händen und Augen näher zu erörtern. » I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, vol. 1, p. 142.

publié à Paris. Il a fait partie, sur recommandation de Lamartine, de la mission diplomatique envoyée à Vienne par les Républicains au pouvoir en 1848. Il a quitté la France pour les États-Unis, peu de temps avant l'élection de Louis Napoléon Bonaparte.

Bien qu'elle ne nous donne aucune information sur le passé politique de ses interlocuteurs, la comparaison des noms cités avec des listes d'exilés politiques permet d'identifier quatre autres personnalités importantes : Vojtěch Náprstek à Milwaukee au bord du lac Michigan, Francis Wutschel, Godfrey Aigner et Ernst Krackowizer à New York.

L'accueil qu'elle reçoit s'explique par la langue commune ; elle peut aussi se justifier par l'intérêt de ces *German forty eighters* pour une femme exceptionnelle. On a souligné l'importance politique de ces exilés pour leur pays d'accueil, et étudié leurs relations avec les abolitionnistes américains²⁷. Grâce à eux, Ida est introduite dans les milieux philanthropiques et antiesclavagistes. À Milwaukee, on lui présente Mme Mary H. C. Booth dont le mari, avocat, a été emprisonné pour avoir organisé le passage d'esclaves échappés des États esclavagistes vers le Canada. Elle rapporte les événements avant de porter ce jugement :

« Combien les lois sont contradictoires dans ce pays, ou plutôt avec quelle facilité on sait les éluder ! Quand quelqu'un allume un incendie, ou fait une banqueroute frauduleuse, commet un meurtre ou quelque autre grand crime, il peut toujours espérer s'en tirer plus facilement que s'il assiste un esclave échappé et l'aide à fuir. Si l'on pouvait donner à un crime le nom de moral, ce serait à celui-ci, et c'est justement celui pour lequel les juges se montrent inexorables ; combien une telle loi n'est-elle pas révoltante dans un jeune État républicain qui devrait servir de modèle au monde entier ! »²⁸

De Highland, où elle réside chez Bernays, Ida Pfeiffer se rend spécialement à Lebanon (Illinois) sans autre but que de rencontrer l'exilé badois Friedrich Hecker, grande figure républicaine, le Garibaldi allemand. Cette démarche n'est pas surprenante car, dès octobre 1848, elle avait livré ses sentiments favorables aux changements politiques. C'était juste après des émeutes qui venaient de ruiner définitivement tout espoir de révolution pacifique en Autriche :

« J'avais été informée, à Bombay, de la révolution de Paris du 24 février ; à Bagdad, de celle du mois de mars dans ma patrie ; à Tauris [Tabriz], à Tiflis [Tbilissi] et dans d'autres villes, j'eus connaissance des autres événements politiques. De toute ma vie, aucune nouvelle ne me surprit autant que celle de Vienne. Mes bons, mes paisibles autrichiens... Renverser le gouvernement ! Quel réveil après une si longue léthargie ! [...] Les événements du mois de mars m'avaient enchantée et enthousiasmée au point que j'étais fière d'être Autrichienne. Mais le mois de mai me désenchantait ; quant au 6 octobre, il me remplit de douleur et de tristesse ! Aucune révolution politique n'avait si bien commencé. Elle aurait été sans pareille dans l'histoire, si l'on avait continué à suivre les idées qui avaient triomphé au mois de mars ! Et il fallait que tout cela eût une si triste fin ! [...] La catastrophe du 6 octobre m'affligea tellement, que je n'eus plus d'intérêt pour rien. »²⁹

27. M. Honeck, *We are the Revolutionists. German-speaking immigrants and American abolitionists after 1848*.

28. « Wie widersprechend sind doch die Gesetze oder vielmehr wie leicht umgangen in diesem Lande! Wenn jemand einen Brand anlegt, ein betrügerisches Falliment macht, ja einen Mord oder was immer für ein großes Verbrechen begeht, kann er leichter durchzukommen hoffen, als wenn er sich eines entlaufenen Sklaven annimmt, demselben zur Flucht behilflich ist. Könnte man ein Verbrechen sittlich nennen, so würde es dieses sein, und gerade da sind die Richter unerbittlich. Wir empörend ist nicht ein solches Gesetz in einem republikanischen jungen Staate, welcher der ganzen Welt als Muster aufgestellt werden sollte. », I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, vol. 4, p. 88.

29. « Die Revolution vom 24. Februar in Paris hatte ich in Bombay vernommen, jene in den Märztagen meines Vaterlandes zu Bagdad, die ferneren politischen Ereignisse zu Tebis, Tiflis und in andern Städten. In meinem ganzen Leben hatten mich keine Nachrichten so sehr überrascht als jene aus Wien. Meine gemütlichen, friedliebenden Österreicher – und ein Umsturz der Regierung! - Ein Erwachen aus langer Lethargie! [...] Die Ereignisse der Märztage hatten mich so entzückt und begeistert, dass ich mich mit Stolz eine Österreicherin nannte. Die späteren Begebenheiten aber vom Mai u. s. w. stimmten mich wieder herab, und vollends die des 6. Oktober erfüllten mich mit Wehmut und Trauer. Kein Umsturz eines Staates hatte so schön begonnen. Einzig würde er in der Geschichte da gestanden haben, wäre man im Sinne der Märztage fortgefahren; - und nun musste es so kommen! – Ach, ich war über den 6. Oktober so bestürzt und ergriffen, dass ich für alles die Teilnahme verloren hatte. », I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 313.

Nous ne savons pas si elle a évoqué la situation politique en Europe avec cet homme « érudit et talentueux³⁰ », ou avec d'autres exilés politiques, mais ceux-ci ont été d'intéressants passeurs d'informations, qu'elle a relayées, sur l'état de la société américaine quelques années avant la guerre civile.

Le français, la langue du complot, à Madagascar

Le livre connu sous le titre *Voyage à Madagascar* comporte dans son édition originale en allemand deux volumes dont seul le deuxième concerne Madagascar. L'essentiel du récit est consacré aux six semaines passées en juin et juillet 1857 dans la capitale Antananarivo, où elle a été témoin d'un complot, contre la Reine Ranavalona. Joseph Lambert qui vit à Maurice et Jean Laborde installé à Antananarivo ont projeté de remplacer la Reine par son fils, plus favorable aux Européens. Ils sont désireux d'asseoir la main mise de la France sur Madagascar ou plus prosaïquement d'y développer en toute liberté leurs propres activités commerciales.

Lambert est présent au Cap à l'arrivée de Mme Pfeiffer. Il la rencontre immédiatement et lui propose de l'accompagner à Madagascar. Il entretient, dit-il, de bonnes relations avec la souveraine et projette de lui rendre visite. Une aubaine pour Ida, qui avait renoncé à cette destination jugée trop dangereuse. Tout étranger se rendant dans la capitale doit passer par des intermédiaires et obtenir des patronages pour monter une véritable expédition³¹, et sans cette aide, elle n'aurait pas pu s'aventurer sur l'île. Après un séjour de plusieurs mois à Maurice, elle profite de la colonne de porteurs de Joseph Lambert et arrive à Antananarivo, où commence son court mais mouvementé séjour chez l'industriel Jean Laborde.

Ida découvre le complot à l'occasion d'un dîner en son honneur chez Laborde le 6 juin 1857. Elle y adhère et en note chaque jour toutes les péripéties. Après l'échec de la conjuration, elle subit le même châtement que Lambert... Chassés par la Reine, ils rejoignent le port de Toamasina, sous escorte, en 58 jours au lieu de 8 ou 10, en passant par les lieux les plus malsains de l'île. Ce châtement, substitué à une peine de mort que Ranavalona n'a pas osé prononcer, car l'exécution des Européens aurait certainement entraîné une action militaire, ruine définitivement la santé d'Ida Pfeiffer qui doit attendre de longs mois, soignée par la famille Moon, avant de rentrer en Europe. De retour à Vienne après une absence de deux ans et demi, elle y décède le 28 octobre 1858.

Elle avait transmis son manuscrit à son fils cadet, installé à Rio de Janeiro, par l'intermédiaire d'un botaniste allemand, venu se procurer à Maurice des plants de canne à sucre. Oskar Pfeiffer ne l'a apporté aux éditeurs européens qu'en janvier 1860, plus d'un an après le décès de sa mère. Le témoignage de Mme Pfeiffer sur cet épisode de l'histoire de Madagascar n'a été publié qu'à partir de 1861.

Ida Pfeiffer a vu la Reine à trois reprises, elle a joué pour elle de l'harmonium (instrument offert par Lambert), elle a rencontré le Prince, ami des Français. Elle a assisté à diverses cérémonies (funérailles d'un maréchal, cérémonie du bain de la Reine, lecture des oracles). On lui a parfois reproché une approche superficielle et erronée de la société malgache, de ses rites et des rapports à la religion, mais elle n'en connaît que ce que son entourage français lui en a appris, comme l'a noté Dominique Bois :

« Ainsi c'est Lambert qui fait remarquer à Ida Pfeiffer que le chef des chœurs de Radama II est un homme habillé en femme. Bien plus ce qu'elle sait de Laborde et qui fait l'objet d'un début de chapitre de son récit lui a été raconté par Marius Arnaud. Tout comme sans doute sa notice ethnographique et historique doit beaucoup à Laborde. »³²

30. « *Mit Erstaunen sah ich diesen talentvollen, hochgebildeten Mann...* », I. Pfeiffer, *Meine zweite Weltreise*, vol. 4, p. 60.

31. D. Bois 2009, « Les Vazaha en route vers Tananarive : récits de voyage et appréhension de l'altérité au milieu du XIX^e siècle », p. 91.

32. *Ibid.*, p. 85.

Il faudrait ajouter une autre source : les deux missionnaires français, présents chez Laborde sous une fausse identité. Elle approuve les conjurés, elle assiste aux réunions et se range aux avis et jugements des Français contre Ranavalona et contre les missionnaires anglais qui soutiennent une Reine qu'elle tient pour sanguinaire. Elle apprécie le Prince pour ses bonnes dispositions vis-à-vis des Européens, mais surtout envers ses sujets. Elle relate les démarches de Lambert à Paris et à Londres, et le rôle joué par les services anglais contre le projet de destitution, toutes informations qu'elle ne peut détenir que de l'intéressé.

La première traduction partielle en français paraît en 1861, dans la revue *Le Tour du Monde*³³. La situation à Madagascar a évolué, la Reine est morte, son fils l'a remplacée, ce qui justifie ce commentaire :

« Les derniers vœux de Mme Pfeiffer en faveur de Madagascar semblent sur le point de se réaliser. Les plus récentes nouvelles venues de cette île nous ont appris que le 18 août dernier, la reine Ranavalo avait enfin trouvé le terme de son odieuse existence, et que le prince Rakoto, sorti vainqueur, grâce au dévouement de ses fidèles, d'une lutte armée avec le prince Ramboasalama, représentant de la vieille barbarie malgache, avait été proclamé roi sous le nom de Rakotond-Radama. Il peut donc dès aujourd'hui et sans obstacle, donner suite à ses projets de réforme, et ouvrir sa belle patrie au souffle vivifiant de la civilisation européenne. »³⁴

Le commentateur³⁵ aurait pu se contenter de signaler le changement de souverain, mais il a tenu à souligner l'opinion d'Ida Pfeiffer, évidemment au-dessus de tout soupçon. Le commentaire a été abandonné dans le livre, mais l'éditeur a ajouté une longue introduction sur Madagascar dont le but est de rappeler l'antériorité de la présence des Français sur les côtes malgaches et de souligner, en se gardant bien d'en citer la source, les jugements d'Ida sur la Reine et sur le missionnaire anglais Ellis. Le livre, publié en 1861, est réédité en 1881 au moment où la France entreprend une expédition militaire.

La rencontre au Cap avec Lambert n'était pas fortuite ; il avait appris à Paris, où il était venu solliciter en vain un soutien du gouvernement, que Mme Pfeiffer rêvait de visiter Madagascar. Lambert a-t-il pressenti la publicité que l'écrivain voyageur pouvait faire à son entreprise, ou bien voulait-il simplement impressionner la Reine en lui présentant cette femme exceptionnelle ? Les conjurés n'ont eu aucun mal à la rallier à leur cause, et sa bonne maîtrise de la langue française lui a permis de relayer efficacement leur réquisitoire contre la souveraine. Instrumentalisation volontaire ou non, après l'échec du complot, le témoignage de Mme Pfeiffer a été largement utilisé, sous l'Empire, mais surtout sous la troisième République, en faveur de la politique de la France à Madagascar.

La communication impossible avec les femmes, au Moyen-Orient

En Orient, le harem est un lieu incontournable pour les voyageuses, qui seules peuvent parler de cet endroit où les hommes ne sont pas admis. Mme Pfeiffer ne déroge pas à cette règle, mais elle a aussi côtoyé des épouses de notables chrétiens et vécu avec des femmes du peuple. Que ce soit dans un palais luxueux ou dans la plus humble des demeures, faute de langue commune, et en l'absence d'interprète, la communication ne peut pas s'établir. Ida ne peut nous décrire que ce qu'elle voit, et bien sûr juger sur les apparences.

Pour Ida Pfeiffer, les femmes du harem du Pacha d'Acre, rencontrées en 1842, sont « ignorantes et curieuses au plus haut degré ; elles ne savent ni lire ni écrire, et il n'est pas

33. Ida Pfeiffer, « Madagascar », *Le Tour du Monde*, vol. 4, second semestre, p. 321-351

34. « Madagascar » *Le Tour du Monde*, vol.4, deuxième semestre, 1861, p. 351.

35. Vraisemblablement le Directeur de publication : Édouard Charton.

question de connaître une langue étrangère³⁶ ». Ida Pfeiffer s'ennuie en leur compagnie, elle est heureuse du retour de ses compagnons qui lui permet de partir.

Son jugement est à peine plus nuancé, pour les femmes de notables chrétiens invitées chez le Résident anglais à Bagdad en 1848. Ce groupe, « agréable à regarder », finit par ennuyer Ida Pfeiffer,

« Car dans ce pays, on n'apprend rien aux femmes » ; « elles passent pour très instruites quand elles savent lire la langue de leur pays, l'arménien ou l'arabe, et, en ce cas, on ne leur met entre les mains que des livres religieux. »³⁷

Elle attend, silencieuse, au milieu du groupe de femmes, la fin de la réception.

Chez le Pacha de Bagdad, dont les quinze femmes sont gaies et bruyantes, elle est étourdie par le bruit mais profite des mets raffinés. Mme Pfeiffer rencontre une des femmes du Prince persan qui l'a invitée sous sa tente à Ctésiphon ; faute d'interprète, il faut se contenter du langage des signes. À Tabriz, la première femme du Vice-roi (futur Shah) la reçoit, en compagnie de ses servantes. La jeune épouse, âgée de quinze ans, a mis ses plus beaux vêtements car elle sait que Mme Pfeiffer est écrivain. Pendant cette « muette conversation », Mme Pfeiffer a tout le temps d'observer les jeunes femmes, leurs vêtements, leur maquillage, leur maintien et même de découvrir, par la fenêtre, l'étendue de la ville de Tabriz³⁸.

Chez Mme Haggi-Chefa-Hanoum, à Tabriz, le fils de la maîtresse de maison parle le français ; il est encore assez jeune pour rester avec les femmes, et servir d'interprète, ce qui change radicalement la situation, et le point de vue de la voyageuse :

« Ce cercle de dames était le plus agréable et le plus distingué que j'avais rencontré jusqu'à présent dans les maisons orientales ; je pus m'entretenir en français avec la maîtresse de la maison par l'intermédiaire de son fils, âgé de dix-huit ans, qui avait reçu une excellente éducation à Constantinople. Non seulement ce jeune homme, mais aussi sa mère et les autres dames étaient instruits et cultivés. »³⁹

De Bagdad à Tabriz, via Mossoul, Ida Pfeiffer parcourt plus de 800 kilomètres. Entre ces trois grandes villes où elle est reçue chez des notables, elle se joint aux caravanes pour voyager « comme le plus pauvre des Arabes⁴⁰ ». Elle se nourrit d'eau, de pain et de dattes, se repose dans les Caravansérails ou à la belle étoile. Son trajet est marqué de quelques étapes chez l'habitant où le plus souvent elle est confinée dans la pièce commune de la maison. Elle observe, ne ménage pas ses critiques et parfois ne peut s'empêcher d'intervenir...

Un peu avant Kirkouk, Ida fait étape pendant deux jours chez le caravanier, elle n'a pas d'autre occupation que de poser un œil critique sur la vie de cette famille. À Rawanduz, le marchand pour lequel elle a une lettre de recommandation lui a fait comprendre par signes qu'étant célibataire il ne peut pas l'accueillir chez lui ; il l'accompagne dans une

36. « Unwissend und neugierig sind die Orientalinnen im höchsten Grade; sie können weder lesen noch schreiben, von der Kenntnis einer fremden Sprache ist schon gar keine Rede. », I. Pfeiffer, *Reise einer Wienerin in das Heilige Land*, vol. 2, p. 24.

37. « Die eingeborenen Mädchen lernen nichts; ihre Kenntnisse sind ausgebildet, wenn sie in ihrer Muttersprache (armenisch oder arabisch) lesen können, und dann bekommen sie außer einigen religiösen Büchern keine andere Lektüre in die Hand. », I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 123.

38. « Ich fand während dieses stummen Gesprächs Muse genug, die Fernsicht aus den Fernstern und die Lage der Stadt zu betrachten. », I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 229.

39. « Dieser Frauenkreis war der angenehmste und feinste von allen, die ich bis jetzt in orientalischen Häusern gefunden hatte. Mit der Frau vom Hause konnte ich mich mit Hilfe ihres achtzehnjährigen Sohnes, der eine ausgezeichnete Erziehung in Constantinopel genossen hatte, in französischer Sprache unterhalten. Nicht nur der Sohn, sondern auch die Mutter und die andern Frauen waren belesen und unterrichtet. », I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 235.

40. « Ich reiste wie der ärmste Araber und musste, wie er, gefasst sein, die glühendste Sonne auszuhalten, nichts als Brod und Wasser, höchstens eine Handvoll Datteln oder einige Gurken zu genießen, und den heißen Erdboden zur Schlafstätte zu haben. » I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 148.

famille où il pourvoit à sa nourriture. La maison est mal tenue, les femmes sont oisives et se laissent malmener par les enfants. C'est là que se situe un des épisodes les plus commentés de ses voyages⁴¹ : ne pouvant faire comprendre aux femmes qui lui ont préparé un bain qu'elle ne veut pas être observée pendant sa toilette, elle renonce au bain. Elle tente, surmontant la barrière de la langue, de se rendre utile. Après avoir enseigné quelques principes de comportement et propreté à une fillette, elle organise un cours de raccommodage :

« Après leur avoir montré leurs robes déchirées, j'allai chercher une aiguille et du fil⁴², et je leur appris à être convenable et à raccommoder. Cela leur plu, et bientôt il y eut une petite école de couture organisée autour de moi. Que de bien on pourrait faire dans ce pays si on en savait la langue, et si on avait la volonté ! Il ne faudrait pas seulement s'occuper des enfants, mais aussi en même temps des parents ! »⁴³

À Mahabad⁴⁴, il y a vingt familles chrétiennes, un missionnaire français et une jolie petite église. Ida se réjouit à l'idée de parler français, mais le missionnaire est absent et le séjour dans cette famille chrétienne où personne ne se respecte est d'autant plus décevant que faute de parler leur langue elle ne peut pas intervenir.

« J'essayais bien de rétablir la paix ; je ne réussissais que très rarement car je ne possédais malheureusement pas assez leur langue pour leur faire prendre conscience de leur comportement coupable. »⁴⁵

Elle ne s'attarde pas et préfère prendre un guide particulier plutôt que d'attendre le départ d'une caravane, mais avant de partir elle écrit une lettre au missionnaire français pour dénoncer le comportement peu chrétien de cette famille.

Ida Pfeiffer a traversé pendant l'été 1848, un véritable « désert langagier », une situation qu'elle supporte assez mal et qui stimule son esprit critique. À de rares exceptions près, la compagnie des femmes de notables, au harem ou ailleurs, l'ennuie. Quand elle peut enfin communiquer par le truchement du français avec des femmes persanes, elle découvre avec satisfaction qu'elles sont instruites. Son critère d'appréciation pour les femmes de notables, est la culture, mais pour les femmes du peuple, ce sont les qualités ménagères. Dans les deux cas, elle se montre assez sévère, tout en attribuant les carences observées au défaut d'instruction.

Ces trois exemples, illustrent l'importance de la langue. Au-delà de la simple question pratique : « passerelle ou barrière ? », ils montrent qu'il convient aussi de s'interroger sur la qualité des interlocuteurs. Qui sont-ils (marchands, missionnaires, savants...), quelles sont leurs compétences, leurs intentions, leur fiabilité ? Quels sont les réseaux formels ou informels dont a bénéficié la voyageuse ? Quelle incidence sur les sujets d'étude classiques de la littérature viatique (ethnocentrisme, altérité, intertextualité, genre...) ? Ces questions ouvrent le champ pour un travail plus approfondi sur les « relations de voyage d'Ida Pfeiffer », englobant l'étude de toutes les personnes rencontrées, la narration et les liens existant entre récit et rencontres.

41. Pudeur glorifiée au XIX^e siècle, pudibonderie moquée un siècle plus tard.

42. Ida Pfeiffer ne part jamais un nécessaire de couture.

43. « Ich wies auf ihre ergriffenen Kleider, holte Nadel und Zwirn herbei und lehrte sie, selbe zu schicken und auszubessern. Die Sache gefiel ihnen, und bald hatte ich um mich eine kleine Nähsschule eingerichtet. Was könnte man hier erst Gutes wirken, wenn man der Sprache mächtig wäre und den Willen dazu hätte; nur müsste man sich nicht mit den Kindern allein befassen, sondern gleichzeitig auch mit den Eltern. », I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 187-188.

44. Saouh Bulak dans le texte, ancien nom parfois orthographié Sovuj-Bulâq, Sawdj-Boulaq ou Saoudj-Boulaq.

45. « Ich versuchte zwar immer Frieden zu stiften; dies gelang mir aber höchst selten, denn ich war leider der Sprache nicht mächtig genug, um ihnen das Sündhafte ihres Benehmens vorzustellen. », I. Pfeiffer, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, vol. 3, p. 197.

Résumé

La langue est un élément important du bagage culturel du voyageur : barrière ou passerelle, elle conditionne l'origine et la qualité des informations recueillies puis retranscrites dans le récit de voyage. Cette problématique, mise en évidence par Michael Cronin pour la littérature du XX^e siècle est-elle pertinente pour l'œuvre de l'Autrichienne Ida Pfeiffer (1797-1858). Aventurière, parfois exploratrice, elle a effectué cinq voyages de 1842 à 1858, dont deux tours du monde, qui ont tous fait l'objet de récits publiés. Voyageant seule, sans moyens financiers, elle profite d'un réseau germanophone mondial (commerçants, savants, ...). Comment Ida Pfeiffer s'approprie-t-elle et nous transmet-elle des informations collectées dans sa langue maternelle ? Comment la pratique du français, langue universelle, lui ouvre-t-elle des portes et oriente-t-elle son récit et même son destin ? Quid de l'anglais, et d'autres langues européennes ? Que se passe-t-il quand elle ne peut communiquer que par gestes et ne comprendre qu'en regardant ? Voici quelques questions auxquelles nous tenterons de répondre, en nous appuyant sur trois exemples : Les exilés politiques allemands aux États-Unis, des conjurés français à Madagascar, et les femmes en Orient.

Bibliographie

« Dr Meyen's voyage around the world », *The London quarterly review*, vol LIII, (53) N°CVI (106), avril 1835, p. 167-177.

BARTLETT William Henry (signé WHB, attribué à), « A lady who has seen the world », *Sharpe's London Journal*, vol. X, 1849, p 52-54.

BARTLETT William Henry (signé WHB, attribué à) « A Morning with Mme Ida Pfeiffer » *Sharpe's London Journal*, vol. XII-XIV, 1856, p 382-384.

BOIS Dominique, 2009, « Les Vazaha en route vers Tananarive : récits de voyage et appréhension de l'altérité au milieu du XIX^e siècle » dans NATIVEL Didier et RAJAONAH Fanarinira V. (dir.), *Madagascar revisitée : en voyage avec Françoise Raison-Jourde*, Paris, Khartala, p. 79-93.

CARLOWITZ Richard von, *Briefe Richards v. Carlowitz aus Ostindien und China von 1844 an*, BSB Bayerisch Staats Bibliothek digital, Permalink : <http://www.mdz-nbn-resolving.de/urn/resolver.pl?urn=urn:nbn:de:bvb:12-bsb10930396-7>

CRONIN Michael, *Across the lines, travel, language, translation*, Cork, Cork University College, 2000, reprint 2013.

HONECK Mischa, *We are the Revolutionists. German-speaking immigrants and American abolitionists after 1848*, Athens, University of Georgia Press, 2011.

JEHLE Hiltgund, *Ida Pfeiffer Weltreisende im 19. Jahrhundert*, Münster, New York, Waxmann, 1989.

LAMARTINE Alphonse de, *Voyage en Orient 1832-1833, Œuvres complètes, tome 5*, Paris, Gosselin, Furne et Cie, 1850.

PFEIFFER Ida, *Reise einer Wienerin in das Heilige Land ; unternommen im März bis Dezember 1842*, 3^{ème} éd., Wien, J. Dimböck, 2 vol., 1849.

PFEIFFER Ida, *Eine Frauenfahrt um die Welt*, Wien, Carl Gerold, 3 vol., 1850.

PFEIFFER Ida, *Meine zweite Weltreise*, Wien, Carl Gerold's Sohn, 4 vol., 1856.

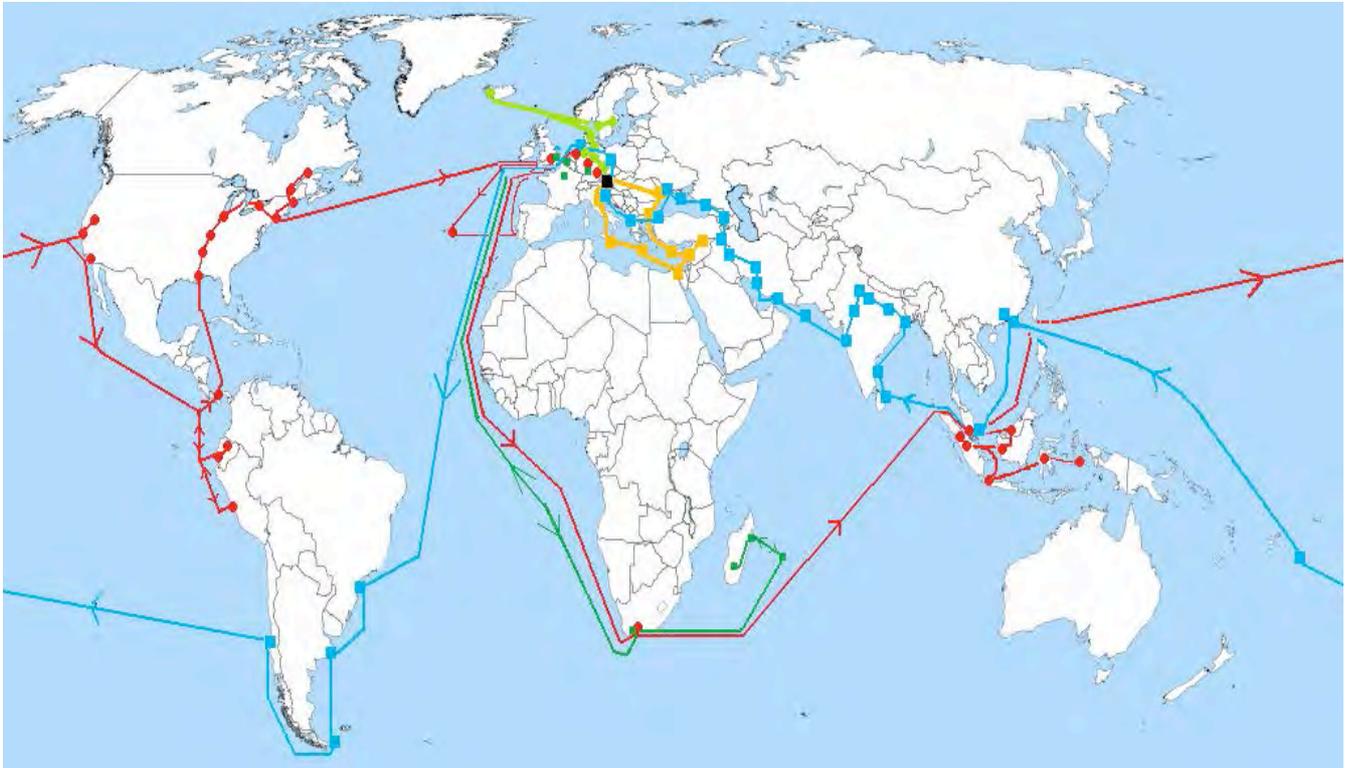
PFEIFFER Ida, *Reise nach Madagaskar : nebst einer Biographie der Verfasserin nach ihren eigenen Aufzeichnungen*, Wien, Carl Gerold, 2 vol., 1861.

PFEIFFER Ida « Madagascar », *Le Tour du Monde*, vol. 4, deuxième semestre, p.321-351.

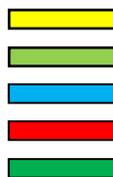
TAYLOR Bayard, *At Home and Abroad*, New York, GP Putnam 1860.

Illustrations

Carte 1 : Les voyages 1842-1858



- Palestine-Égypte – 1842
- Islande-Scandinavie – 1845
- Tour du Monde 1 – 1846/48
- Tour du Monde 2 – 1851/55
- Maurice-Madagascar – 1856/58



© A Lagarde Fouquet

Carte 2 : Répartition des langues

